

LA NOUVELLE PÉPITE DU CINÉMA CORÉEN

A NORMAL FAMILY

Réalisé par HUR Jin-ho



LE 11 JUIN AU CINÉMA



©2024 HIVE MEDIA CORP & MINDMARK. TOUS DROITS RÉSERVÉS.

EF FINCUT

SUL Kyung-gu

JANG Dong-gun

KIM Hee-ae

Claudia KIM

A NORMAL FAMILY

Réalisé par HUR Jin-ho

Écrit par PARK Eun-kyo, PARK Joon-seok

Basé sur le roman "le dîner" de Herman Koch

Matériel de presse disponible sur www.diaphana.fr

DISTRIBUTION

Diaphana Distribution
155 rue du faubourg saint-antoine
75011 Paris
tél. : 01 53 46 66 66
diaphana@diaphana.fr

LE 11 JUIN AU CINÉMA

PRESSE

Alexis Delage-Toriel & Pierre Galluffo
adelagetoriel@hopscotchcinema.fr
pgalluffo-projet@hopscotchcinema.fr
tél. : 06 37 49 84 43

SYNOPSIS

Deux frères, un avocat matérialiste et un chirurgien idéaliste, se retrouvent régulièrement avec leurs épouses pour dîner dans un restaurant chic de Séoul. Lorsqu'une affaire criminelle qui les implique explose sur la scène médiatique, leur sens de la morale va être mis à l'épreuve.



A woman with dark hair and a pearl earring is in the foreground, looking out of a car window. In the background, a man with glasses is also looking out the window. The scene is dimly lit, with a warm, reddish-orange glow from the interior lights.

ENTRETIEN AVEC HUR JIN-HO

A NORMAL FAMILY est, comme THE DINNER d'Oren Moverman réalisé en 2017, adapté du roman de Herman Koch, « Le Dîner ». Votre film est-il un remake du film américain ?

Il s'agit simplement d'une nouvelle adaptation du roman, que j'ai lu il y a longtemps. Je n'ai pas participé à l'écriture, il s'agit d'un scénario qu'on m'a envoyé déjà fini. Le projet était différent de ce que je peux faire d'habitude, c'est pourquoi j'ai d'abord hésité à m'engager en tant que réalisateur. Mais au final, l'histoire de ces deux frères m'a beaucoup parlé, tout comme le thème de la dualité qui peut exister chez l'être humain. J'aimais l'ironie de cette histoire. C'était aussi l'occasion d'aborder certains problèmes sociétaux que l'on peut rencontrer en Corée du sud.

Le film s'ouvre sur une scène de violence routière, puis sur une scène de chasse récréative. C'est une manière de poser tout de suite le sujet sur la table ?

La scène d'agression en voiture et la dernière séquence du film se répondent,

car on a toujours l'impression que la violence concerne les autres mais pas nous – c'est ce que semble d'ailleurs penser le personnage du médecin, Jae-gyu. La scène de chasse me permet, elle, de présenter l'un des deux frères, celui qui tue à la chasse, en contraste avec l'autre qui sauve des vies.

Dans le film, l'argent, ce qu'on en fait, à quel point il corrompt, sont des sujets cruciaux. La croissance économique fulgurante de votre pays a-t-elle changé, selon vous, ses valeurs morales ?

La rapide croissance de la Corée est à double tranchant. Il y fait très bon vivre, mais on ne peut pas nier que certains Coréens sont devenus très matérialistes. L'écart entre les plus pauvres et les plus riches s'est terriblement creusé. La population est un peu perdue face à ses vieilles valeurs morales. Dans A NORMAL FAMILY, les deux frères abordent l'argent de manière totalement différente, mais leurs visions respectives vont évoluer pendant le film.

Comment expliquez-vous que Su-ho, qui a été élevé par des parents bons et généreux, et Hye-yoon, qui a grandi dans un milieu plus matérialiste, aient la même inclination pour l'insolence et la violence ?

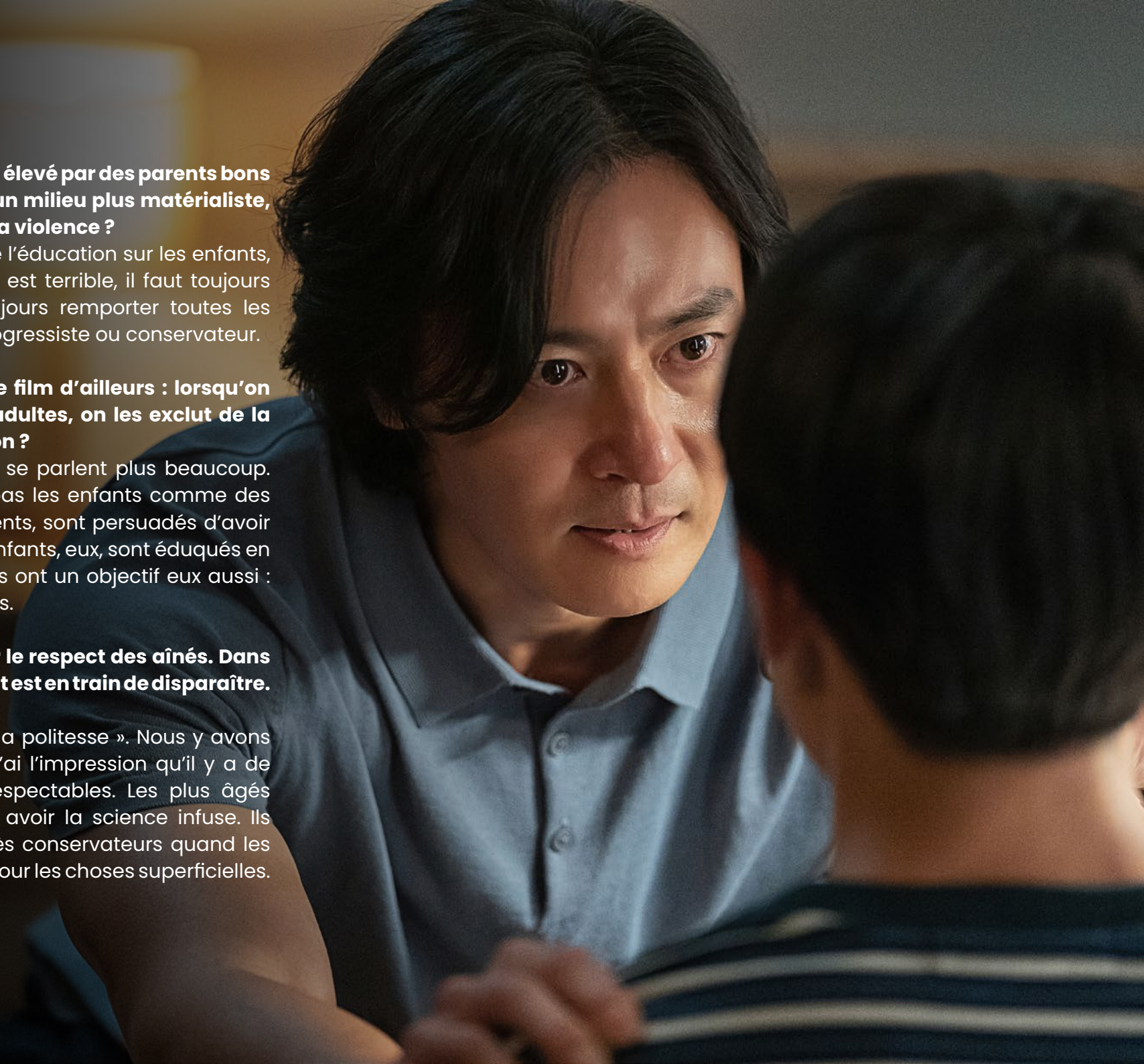
Peu importe la morale des parents, l'impact de l'éducation sur les enfants, en Corée, reste le même. La pression scolaire est terrible, il faut toujours intégrer les meilleures universités, il faut toujours remporter toutes les compétitions, et ce, qu'on vienne d'un foyer progressiste ou conservateur.

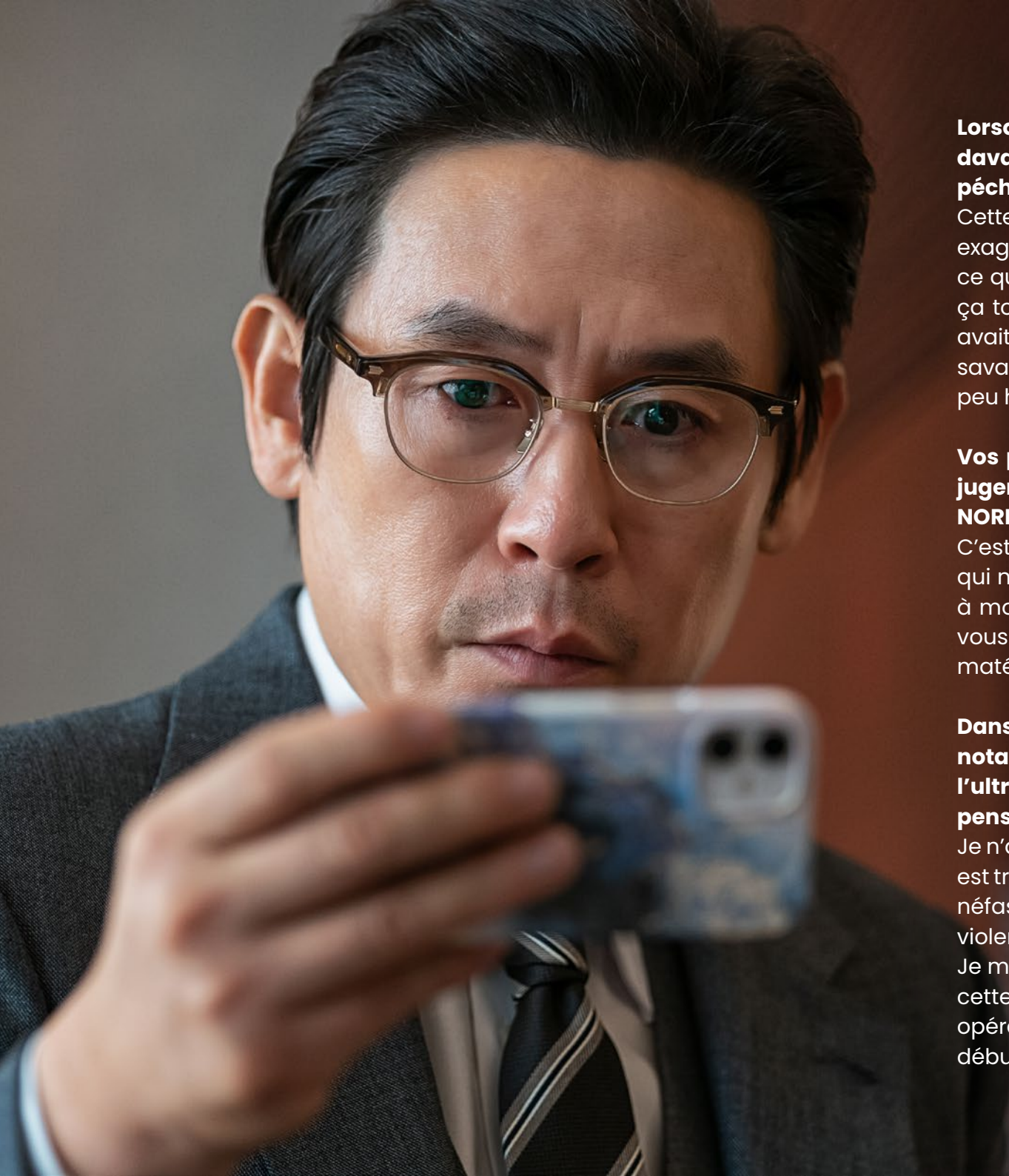
Ji-su dit quelque chose d'intéressant dans le film d'ailleurs : lorsqu'on parle des enfants, en Corée, on parle entre adultes, on les exclut de la conversation. C'est ça, qui aggrave la situation ?

Dans mon pays, les enfants et les adultes ne se parlent plus beaucoup. Mais c'est la faute des adultes. Ils ne voient pas les enfants comme des personnes à part entière ; les adultes, les parents, sont persuadés d'avoir toujours raison puisqu'ils ont l'expérience. Les enfants, eux, sont éduqués en grande partie par YouTube par eux-mêmes. Ils ont un objectif eux aussi : être performants et intégrer les meilleurs cursus.

La société coréenne a toujours fonctionné sur le respect des aînés. Dans A NORMAL FAMILY, vous montrez que ce respect est en train de disparaître. Savez-vous pourquoi ?

La Chine décrit la Corée comme le « Pays de la politesse ». Nous y avons toujours beaucoup respecté nos aînés mais j'ai l'impression qu'il y a de moins en moins d'adultes respectueux et respectables. Les plus âgés affichent une certaine arrogance et pensent avoir la science infuse. Ils se politisent de plus en plus, et deviennent très conservateurs quand les jeunes, eux, assument leur âgisme et leur goût pour les choses superficielles. Le dialogue est rompu.





Lorsque Jae-gyu s'effondre dans la chapelle, on a la sensation qu'il pleure davantage sur son sort que sur celui de son fils. Est-ce que parler des péchés des enfants, c'est surtout parler des échecs d'une société ?

Cette scène a beaucoup divisé, dès l'écriture – certains pensaient qu'elle était exagérée. Mais vous avez raison, il pleure sur son sort. Jae-gyu n'accepte pas ce qu'il lui arrive : il pense être un père fantastique et se demande pourquoi ça tombe sur lui. Qu'il aille pleurer dans la chapelle rappelle le conseil qu'il avait donné à la mère de la toute jeune victime au début. À l'époque, il ne savait pas que c'était lui qui aurait besoin de s'isoler dans la chapelle. C'est un peu hypocrite de sa part. D'ailleurs, on ne sait pas vraiment s'il croit en Dieu.

Vos personnages réagissent en fonction de leurs valeurs mais aussi du jugement de la société. Qu'est-ce qui est spécifiquement coréen dans A NORMAL FAMILY et qu'est-ce qui est universel ?

C'est une question difficile. La base de A NORMAL FAMILY, c'est un roman qui n'est pas coréen. Mon premier instinct, ça a été d'adapter cette histoire à mon pays et donc, d'ajouter des éléments typiquement coréens. Mais si vous prenez Jae-gyu, la violence qu'il possède en lui et son aversion pour le matérialisme à géométrie variable en font un personnage assez universel.

Dans A NORMAL FAMILY, les enfants sont insensibles aux images violentes, notamment à cause d'Internet. Le cinéma de genre coréen a fleuri sur l'ultra-violence et c'est même celui qui s'exporte le plus. Est-ce qu'on y pense, quand on travaille dans cette industrie ?

Je n'ai jamais trouvé que la violence dans le cinéma coréen était gratuite. Elle est très souvent liée à l'histoire qui est racontée. Le cinéma n'a pas d'influence néfaste sur la société, aussi graphique soit-il. Je ne fais pas de cinéma violent en général, mais dans A NORMAL FAMILY, c'était un passage obligé. Je me suis beaucoup posé la question de pourquoi et comment représenter cette violence. Toutes les scènes devaient être plausibles. Avec mon chef opérateur, on a énormément parlé. Concernant la scène d'agression, au début, nous avons décidé que les enfants s'étaient filmés eux-mêmes, avec



leur smartphone, en train de frapper le sans-abri. Devions-nous faire un plan séquence ou au contraire, beaucoup couper ? Nous pensions vraiment que l'option la plus réaliste était que les enfants aient fait des images de l'agression. Puis au montage, nous avons tout enlevé. La caméra de surveillance permettait une image plus globale de la situation. Je voulais cette scène où les parents découvraient l'extrait pendant le repas. Cela voulait dire qu'il devait être diffusé largement, notamment à la télévision, pour que ce soit plus cruel pour eux. Il y a une objectivité dans ces images,

qui ne pardonne pas. Et je voulais aussi qu'il y ait du son, que les parents entendent ce qui se passe au-delà de ce qu'ils voient.

Vous n'aviez jamais tourné avec Sul Kyung-gu, qui joue l'avocat, l'un des plus grands acteurs coréens en activité. Pourquoi l'avoir choisi ?

J'ai toujours eu envie de travailler avec lui. Si je l'ai choisi pour jouer Jae-wan, c'est qu'il représente la stabilité mais aussi, il dégage une froideur, quelque chose de très cérébral.

On dit de vous que vous êtes le roi du mélodrame. Vous avez fait des films exaltant de grands sentiments, comme l'amour, l'amitié, la fraternité. Était-ce contre-intuitif d'évoquer des sentiments beaucoup plus noirs comme ceux de A NORMAL FAMILY ? Ou au contraire, diriez-vous que c'est dans la lignée de votre travail ?

C'était une histoire parfaite pour montrer la complexité de l'être humain. Et comme je vous disais tout à l'heure, je pouvais vraiment parler de mon pays, des problèmes d'éducation et de valeurs morales. Faire ce film a été un choix très délibéré de ma part. Même si, je le concède, A NORMAL FAMILY s'éloigne de mes précédents longs-métrages qui dégageaient une grande chaleur émotionnelle et des sentiments plus positifs. Mais changer de ton m'intéressait vraiment.

En 1998, vous étiez invité à Cannes, à la Semaine de la Critique, pour présenter CHRISTMAS IN AUGUST. C'était avant les prix pour Im Kwon-taek ou pour Lee Chang-dong. À l'époque, trouviez-vous que le regard des marchés étrangers sur le cinéma coréen était en train de changer ?

Cette année-là, trois films coréens avaient été sélectionnés au festival – c'était une année très spéciale pour le cinéma coréen. Il y avait en effet CHRISTMAS IN AUGUST, mais aussi LE POUVOIR DE LA PROVINCE DE KANGWON de Hong Sang-soo (dans la section Un Certain Regard) et SPRING IN MY HOMETOWN de Lee Kwangmo (à la Quinzaine des réalisateurs). On disait que c'était l'éclosion de trois nouveaux réalisateurs, la « belle époque » en Corée. Et c'est vrai, il s'agissait d'une période intéressante car on sentait que le monde voulait découvrir de nouvelles histoires, de nouvelles œuvres. Ce regard que l'on posait sur nous a donné beaucoup de courage aux cinéastes qui voulaient imposer une vraie couleur dans leurs films.

Entretien donné à **CINEMATEASER** en avril 2025.



BIOGRAPHIE DE HUR JIN-HO

Réalisateur sud-coréen, HUR Jin-ho se fait connaître en 1998 avec son premier long-métrage, CHRISTMAS IN AUGUST, sélectionné à la Semaine de la Critique et récompensé par de nombreux prix du meilleur réalisateur. Il s'illustre par une approche sensible et intimiste du récit amoureux, donnant naissance à une véritable signature artistique désormais connue en Corée sous le nom de « romance à la HUR Jin-ho ». Son œuvre s'ouvre rapidement à l'international, notamment à travers des collaborations marquantes avec le cinéma chinois, dont A GOOD RAIN KNOWS et DANGEROUS LIAISONS. En 2016, il rencontre un succès public majeur avec THE LAST PRINCESS, affirmant ainsi sa capacité à conjuguer exigence esthétique et succès au box-office. En 2021, il poursuit son exploration narrative en réalisant la série télévisée LOST, élargissant encore les frontières de son univers artistique.





LISTE ARTISTIQUE

Jae-wan
Jae-gyu
Yeon-kyung
Ji-su

SUL Kyung-gu
JANG Dong-gun
KIM Hee-ae
Claudia KIM

LISTE TECHNIQUE

Réalisation
Production
Directeur de la photographie
Son
Montage son
Décors
Montage
Musique

HUR Jin-ho
KIM Won-kuk
GO Rak-sun
CHO Min-ho
PARK Yong-ki (IMS Studio)
MO So-ra
KIM Hyung-joo
CHO Sung-woo